

La journée du lycéen. Une classe de chimie au lycée Janson-de-Sailly.

Numéro d'inventaire : 1979.26306

Type de document : image imprimée

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1896 (restituée)

Collection : Le Figaro illustré

Description : gravure de presse d'après photographie feuille de journal découpée dimensions de la feuille : 423 x 318

Mesures : hauteur : 131 mm ; largeur : 211 mm

Notes : Scène scolaire dans un lycée parisien : une classe de chimie mention manuscrite au bas de la feuille : "6 oct. 1896"

Mots-clés : Scènes scolaires dans les lycées et collèges de garçons

Chimie (post-élémentaire et supérieur)

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : Post-élémentaire

Nom de la commune : Paris

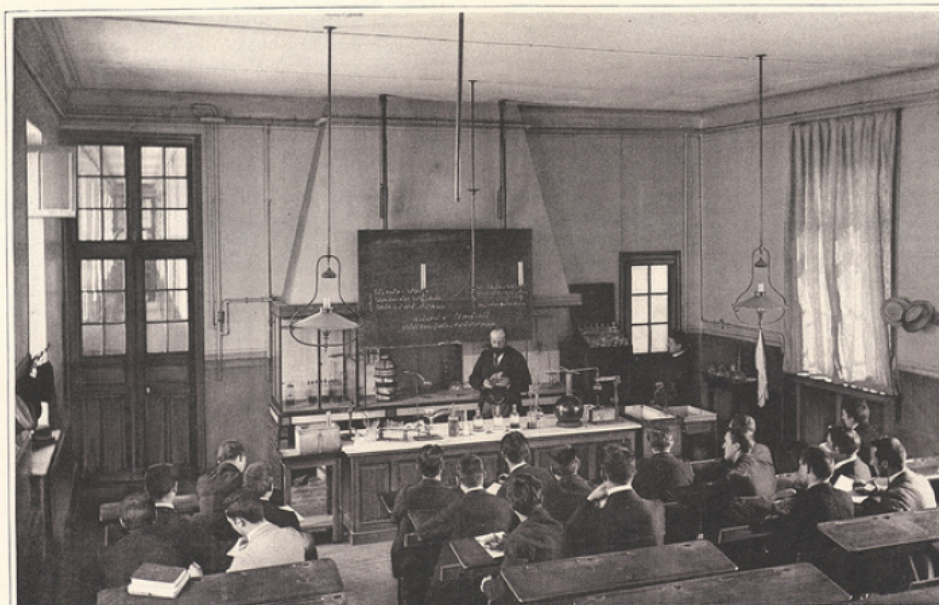
Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : n.p.

ill.

Lieux : Paris, Paris



UNE CLASSE DE CHIMIE AU LYCÉE JANSSEN-DE-BAILLY.

LA JOURNÉE DU LYCÉEN

La journée du lycéen commence, en été, à cinq heures et demie du matin.

Au roulement du tambour, dans le vaste dortoir, les uns se précipitent au lavabo, les autres s'éirent, les autres ne bougent pas et attendent les bourrades du maître ou du surveillant. Quelquefois, malgré l'heure matinale, le censeur ou le proviseur apparaissent en personne. A cette vue, les plus alanguis se coulent sur la descente de lit.

Chacun se lave, s'habille, avec une promptitude et une coquetterie variables selon les individus. Les soins de la tête ne sont pas négligés. Les grands se peignent eux-mêmes presque tous les matins. Les petits sont confiés à une peigneuse qui délaie leur tignasse, les pommade congruement et les renvoie la tête polie et luisante comme une boule de bois. Elle fournit, à des prix modérés, la pommade le matin, les gâteaux et les suçons de sucre d'orge à la récréation de midi.

La toilette dure vingt minutes. Il en est pour qui ce laps de temps paraît insuffisant, et sans doute ils désespèrent de pouvoir faire en vingt minutes une toilette assez convenable, car ils ne la commencent même pas, et ils descendent à l'étude plus hirsutes et plus débraillés que Philoctète quand Néoptolème le vint voir.

En quittant le dortoir, la division se rend à l'étude, où elle restera jusqu'à sept heures et quart, l'heure du petit déjeuner.

Le pupitre de nos pères et des pensionnats n'est pas connu au lycée, soit qu'on le juge trop petit, soit qu'on le tienne en déhiance par la facilité qu'il offre à l'élevage des hannetons. A sa place, chaque élève a derrière lui, accrochée au mur, une petite armoire ou case, peinte en jaune; c'est, avec, si l'on veut, le tiroir de sa table de nuit. Le seul endroit où il est chez lui. Selon ses goûts et ses aptitudes, sa case est propre ou sale, bien rangée ou en désordre. C'est un spectacle qui ne trompe pas plus que la graphologie. N'y a-t-il pas des gens qui prétendent reconnaître les caractères d'après la semelle des souliers? Pourquoi pas? Les différentes démarches, indolentes ou vives, doivent produire des usures différentes. L'aspect des cases ne ment pas. Celle de Branchu — le fort en thème — est proprement tenue, ses livres sont en parfaite rangée dans le fond, laissant la place sur le devant de la planche pour le plumier, les boîtes à compas et à couleurs, et la livre entamée de chocolat. Mais celle de Maboulard! Quel capharnaüm! des papiers mal pliés, des carnets disloqués, des livres cornés; c'est le home d'un « crétin », qui est le mot consacré.

En semaine, il faut travailler, et tout livre qui ne porte pas la livrée classique est prosaïque. La lecture de divertissement est autorisée à l'étude du jeudi soir, après la promenade, à la condition que le volume soit revêtu de la griffe et du visa du censeur. Alors sortent les tomes rouges à tranches et à plats dorés; c'est

l'heure de joie chez les petits. O les bonnes soirées chaudes, l'hiver! Tout l'après-midi, il a fallu patauger en rangs dans la neige fondue de Paris, pour la promenade. Dehors, il fait froid et noir, la neige tombe. La salle de travail est illuminée par les gros becs de gaz aux larges abat-jour, chauffée par les effluves tiédies du calorifère; c'est une sensation de bien-être et de moiteur. Le petit collégien est plongé dans la lecture des aventures du capitaine Hatteras ou de quelque voyage au pôle Nord; son imagination l'emporte loin du lycée à travers les icebergs et les ours blancs, et dans son demi-rêve, l'étude lui semble être une salle chaude dans le baraquement du comptoir de fourrures.

Les repas au réfectoire sont gais et solides. Pour le goûter de quatre heures, dans la cour, les convives ont l'eau du robinet de cuivre. Les plus altérés suçent le goulot; les plus délicats défoncent le dessus de leur casquette et s'en servent comme d'une coupe de drap brodée d'or. Des sybarites ont en poche un gobelet de cuir verni.

Grâce à ce régime salubre et simple, la santé fleurit et s'épanouit sur tous les visages. Cependant chaque lycée a une infirmerie, pourvue d'un médecin, d'un chirurgien, d'un dentiste. La visite médicale a lieu le matin, aussitôt après le réfectoire. Les patients défilent devant le fauteuil du docteur, assisté du proviseur; la sœur écrit à mesure les ordonnances. Les cas ne sont pas graves. Le régime régulier de l'internat est un prophylactique. On ne voit guère là que des joues éraflées, des nez pochés à la bataille, des engelures en hiver, des coliques en été. Avec quelques cataplasmes de graine de lin et quelques tasses de guimauve, la Sœur pharmacienne suffit à tout. Le défilé des malades n'est pas alarmant. Ils ne gardent guère le lit, sauf dans le cas prévu d'un devoir non fait à l'heure ou d'une composition ennuyeuse; dans un cas pareil il survient toujours une migraine connue sous le nom de « filemte ».

Quant à ceux que la maladie ne cloue pas sur le traversin, un maître les appelle matin et soir d'étude en étude; il fait le drainage des impotents. Ceux-ci arrivent en troupe à l'infirmerie, où chacun se dirige discrètement vers son cataplasme ou vers le petit flacon de quinquina. Ceux qui ont à se gargariser s'alignent ensemble devant une large rigole, pareils à des coursiers d'Homère devant une mangeoire; là, ils gloussent tous en chœur et se livrent aux joies du borborygme collectif.

Quelques heures plus tard, on retrouve tous ces invalides au réfectoire, et à la façon dont ils attaquent la soupe de M. l'économe, on reprend courage.

Huit heures. Par la grande grille, le flot des externes et des demi-pensionnaires est entré dans la cour; les divisions se forment en rang; c'est l'heure des classes.

Les gradins sont remplis; ils sont une soixantaine d'élèves. Les tables sont plates, longues, étroites, et n'ont pas plus de

YTH. 48

6 oct 1896



